

Un Tramway Nommé Désir

Liste des articles de presse

« Un tramway nommé Désir » de Tennessee Williams

Zoé Reverdin, Valentin Rossier

Le Temps : « Blanche est la nuit avec Tennessee ».....	2
l'Atelier Critique : « L'antidote contre la mort, c'est le désir ».....	6
l'Atelier Critique : « Quelque chose en nous de Blanche DuBois ».....	8
Le Temps : « Tennessee Williams, un fauve à l'Orangerie ».....	10
Tribune de Genève : « La traction du désir, vers le meilleur et vers le pire ».....	13
Le Courrier - « Le désir, c'est antidote contre la mort ».....	15
leprogramme.ch : "Un tramway", entre désir et répulsion.....	17



Un Tramway Nommé Désir

LE TEMPS

Le Temps : « Blanche est la nuit avec Tennessee »

SORTIR - Le Temps - 07.2015

Alexandre Demidoff



Blanche est la nuit avec Tennessee

Marie Druc et Valentin Rossier forment le couple théâtral le plus turbulent de Suisse. Ils plongent à l'Orangerie dans «Un tramway nommé désir»

5 minutes de lecture

Alexandre Demidoff

Publié dimanche 23 août 2015 à 19:07.

Il y a des interprètes qui sont des compagnons de vie. Ils vous donnent des rendez-vous; vous allez voir, ils se bonifient avec le temps et vous font croire que vous aussi. Les Genevois Valentin Rossier et Marie Druc sont de cette tribu. Ils se distinguent, mais pas pour les mêmes raisons: le premier swingue dans les bordures; la seconde maîtrise l'éperon, elle s'emballe quand il faut. Cet été pourrait être le leur, encore une fois. En ce jour où le soleil tape, où le ciel gronde, où Genève se prend pour un hammam, ils vous attendent au Théâtre de l'Orangerie. Dans l'air, quelque chose de lourd et d'excitant, l'azur ici, sur les hauteurs du parc La Grange; l'acier là-bas, au-dessus du lac où file un vapeur. On se croirait chez Tennessee Williams.



Un Tramway Nommé Désir

Ça tombe bien, on y est, chez Tennessee. Marie Druc vous accueille, robe bleue de course d'école, taille d'alouette. Puis c'est Valentin Rossier qui déboule, barbe bourrue, mine de panda, farouche et doux à la fois. Ils ne ressemblent pas aux monstres qu'ils sont parfois en scène. Et pourtant. Vous les avez vus se blesser dans Qui a peur de Virginia Woolf?, cette pièce hachoir de l'auteur américain Edward Albee. C'était en 2011, à l'Orangerie. Vous les avez admirés dans La Seconde Surprise de l'amour, lui en amoureux contrarié, elle en veuve chaloupante, l'un et l'autre emportés par le courant de Marivaux. C'était l'an passé, ici même encore, dans cette maison en verre cernée par des palmiers nains, que Valentin Rossier dirige depuis 2012.

Si vous êtes là, c'est qu'ils ont décidé de remettre ça. Leur trafic amoureux, ils le poursuivent dans Un tramway nommé désir, cette pièce qui d'un marcel a fait un fétiche. Rappelez-vous Brando filmé en 1951 par Elia Kazan, sa façon d'élargir l'écran, sa fureur contenue de prolo dans l'appartement minuscule qu'il partage avec son épouse Stella, ses yeux qui sont des lames quand ils déshabillent Blanche, sa belle-sœur tombée comme une perle dans une boîte de conserve. Valentin incarne Stanley Kowalski, Marie est Blanche, l'aristocrate, cette porcelaine fissurée. La Genevoise Zoé Reverdin l'a rêvée ainsi. Cette dernière a Tennessee Williams dans la tête, c'est ce qu'elle dit, elle cosigne la mise en scène – avec Valentin Rossier.

De Valentin et de Marie, on veut connaître le secret d'un désaccord parfait. Sur les planches, ils s'ébouillantent parfois; ils se font du mal; ils nous font du bien. On les croirait amants à la ville. Mais ils ne le sont que sous les feux de la fiction. De cette entente, ils vous parlent à voix basse, dans les coulisses de l'Orangerie, comme d'une chose



Un Tramway Nommé Désir

bizarre qui irait de soi. On forme un demi-cercle autour d'une table. De la scène monte parfois la voix de Louis Armstrong; la vapeur bleue d'un club de La Nouvelle-Orléans. D'où ça vient, cette complicité? Ils ne le savent plus très bien. Ce qu'ils savent en revanche, c'est pourquoi ils travaillent ensemble. Elle a ces mots quand elle parle de lui: «Comme acteur et metteur en scène, il allie l'intelligence, la distance et l'instinct, ce qui est rare. Il ressent les choses, le rythme d'un mouvement, d'une phrase, le grain d'une lumière.» Il a ces mots quand il parle d'elle: «J'aime travailler par couche, apporter chaque jour une idée qu'on garde au bout du compte ou pas. Marie digère la proposition et son jeu en apparaît transformé le lendemain. Sa voix change, c'est un révélateur, tout passe par la voix au théâtre, c'est ce qui le distingue du cinéma.»

On écoute un instant Zoé Reverdin, cette ex-danseuse que le théâtre aspire. «Valentin, c'est l'anti-Brando, il n'a pas son physique, mais il a un humour, une forme de détachement. Marie, elle, est toujours sur la tranche, elle est rapide, précise, stupéfiante à vrai dire.» Pourquoi s'entendent-ils si bien? «Parce qu'on travaille l'un et l'autre sur la fatigue, explique Valentin Rossier. De nouvelles idées jaillissent quand nous sommes à bout de souffle.» Les personnages s'infiltrèrent ainsi, à tâtons, dans la peau des interprètes. «Je me balade avec Blanche, dit Marie Druc. Quand mes enfants me réclament à la maison, elle s'en va. Puis elle revient. Il y a toujours un truc de moi dans un rôle, le texte est un révélateur.» Valentin Rossier, lui, formule les choses ainsi: «Les moments où je suis le plus juste, c'est quand je suis absent, quand surgit quelque chose qui n'a pas été prémédité. Il faut oublier ce qu'on a voulu faire pour jouer.»

Le jeu est parfois une forme de somnambulisme. «On côtoie la psychanalyse, poursuit le comédien. Le théâtre passe par la sueur, les larmes. Je pense à des choses horribles pour me mettre dans l'état



Un Tramway Nommé Désir

d'émotivité de Stanley. C'est une manière de m'extraire du quotidien. Mais je ne m'enlise pas là-dedans, parce que sinon, ça deviendrait impudique. Je cherche l'humour de la situation. Les plus grands interprètes sont pudiques.»

Marie Druc et Valentin Rossier. Ils parlent métier, de l'importance de la juste distance entre deux partenaires d'où tout découle, des Dents de la mer de Spielberg qui a donné à Valentin l'envie d'être acteur. Parfois elle rit: c'est un feu de lavande. Tout près d'eux, une échelle métallique grimpe, raide, vers la soupente du théâtre. Une belette y a élu domicile, paraît-il. Votre Blanche, Marie, comment la voyez-vous? «Elle est à fleur de vie, sincère. Elle se bat avec le passé et ses rêves. Elle ment pour tenir, elle se raconte des histoires pour ne pas se perdre.»

Et vous, Valentin, comment échapper à Brando? «J'interprète Kowalski, pas Brando. Kowalski est un conservateur, machiste, instinctif, soupçonneux, direct, dangereux, vraiment amoureux de son épouse Stella – jouée par l'excellente Anna Pieri. Je me sens plus proche de Kowalski que du Chevalier que je jouais dans La Seconde Surprise de l'amour de Marivaux. Le Chevalier n'avait qu'un défaut: l'orgueil. Kowalski les a tous.»

Tennessee Williams a 36 ans au moment où Elia Kazan crée la pièce - en 1947, quatre ans avant le film. Il dit: «Blanche, c'est moi... On est tous les deux hystériques...» Mais aussi: «J'ai du Stanley en moi.» Il pleut sur l'Orangerie, pluie brève et chaude. Dans les coulisses, le chant de Louis Armstrong encore, ce vieil ange bien luné: un tramway passe.



Un Tramway Nommé Désir

L'Atelier critique

L'Atelier Critique : « L'antidote contre la mort, c'est le désir »

L'Atelier Critique - 27.06.2015

Noémie Desarzens

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

« L'antidote contre la mort, c'est le désir! »

par Noémie Desarzens

Un Tramway nommé désir / de Tennessee Williams / mise en scène Zoé Reverdin / du 23 juin au 11 juillet 2015 / Théâtre de l'Orangerie / [plus d'infos](#)



La reprise, par la genevoise Zoé Reverdin, de la pièce de Tennessee Williams créée en 1947 à Broadway signe l'ouverture estivale du Théâtre de l'Orangerie, dans un cadre tout à fait charmant. Un climat saisissant qui entraîne son public dans une atmosphère de brutalité animale.

Sur scène, une construction métallique marque les contours de l'étroit deux pièces de Stella et Stanley. Des rideaux de fils divisent l'espace, le restreignant encore davantage. Lorsque les lumières de la salle s'affaiblissent, des bruits de tramway se mêlent graduellement à une voix grave afro-américaine. Apparaît en arrière-plan, derrière un rideau, la mince silhouette de Blanche Dubois (Marie Druc) avec deux

valises. Fraichement débarquée chez sa sœur Stella, elle se démarque par son attitude bourgeoise et prude. Mais Stanley n'est pas dupe : il sent que sa belle-sœur cache sa réelle situation.

Un Tramway Nommé Désir

Cette pièce analyse les relations et les tensions qui se tissent entre Blanche, Stella (Anna Pieri) et Stanley (Valentin Rossier). Cette brutalité et ce désespoir que Blanche exacerbe par sa présence prolongée chez sa sœur soulèvent la question du désir, animal chez Stella et Stanley, vital pour Blanche. Pour survivre au décès de son mari, celle-ci a en effet décidé de se perdre dans le désir charnel. Afin d'échapper à la mort, elle doit se rendre désirable pour exister. Les questions concernant nos raisons de vivre et notre apparence physique restent actuelles. Cette mise en scène épurée de Zoé Reverdin parvient à créer un huis-clos dans lequel ces trois personnages évoluent, frôlant l'étouffement. Les éclairages renforcent l'effet de confinement et de précarité de l'appartement.

Le seul point difficile à interpréter de la pièce : la scène de viol de Blanche. Au moment où l'acte de violence se produit, une musique légère se fait entendre. Le décalage entre ces deux modes – une brutalité innommable et un air joyeux – crée un certain malaise. A dessein, sans doute, mais on peine à saisir la justification de ce dispositif par rapport à l'ensemble du projet.

Reste que Marie Druc, époustouflante, incarne une figure à la fois fragile et manipulatrice. Valentin Rossier réalise une performance d'une vraisemblance effrayante dans les accès de colère, les sautes d'humeur, et le rôle de mâle dominant du personnage de Stanley. Sa seule présence corporelle et le timbre de sa voix mettent en place un sentiment d'insécurité, produisant avec une palette de jeu qui va de la nonchalance à une intensité tout à fait saisissante, une véritable tension au sein du public.

Cette entrée a été publiée dans *critique*, et marquée avec Noémie Desarzens, le 27 juin 2015

[<http://wp.unil.ch/ateliercritique/2015/06/lantidote-contre-la-mort-cest-le-desir/>] par Cecilia Galindo.



Un Tramway Nommé Désir

L'Atelier critique

L'Atelier Critique : « Quelque chose en nous de Blanche DuBois »

L'Atelier Critique - 27.06.2015

Frédéric Guignard

L'actualité de la critique théâtrale en Suisse romande

Quelque chose en nous de Blanche DuBois

par Frédéric Guignard

Un Tramway nommé désir / de Tennessee Williams / mise en scène Zoé Reverdin / du 23 juin au 11 juillet 2015 / Théâtre de l'Orangerie / [plus d'infos](#)



La production genevoise d'Un tramway nommé Désir, présentée au théâtre de l'Orangerie cet été, fait le pari de refuser l'identification totale entre comédiens et personnages. Sous la direction de Zoé Reverdin, les acteurs prennent plaisir à révéler la primauté de leur jeu sur les personnages qu'ils incarnent, avant d'être emportés par cette tragédie domestique, grâce à eux sublimée.

L'histoire est connue: Blanche, aînée ruinée d'une bonne famille du Mississippi, vient s'installer dans l'humble mesure néo-orléanaise que possède Stanley, son beau-frère rustre, alcoolique et violent, en particulier avec sa femme Stella, cadette réaliste mais soumise de l'arrivante. La convaincante Marie Druc, qui interprète cette dernière, donne rapidement le ton: la diction en accéléré, l'absence d'implication émotionnelle et le sourire en coin indiquent la distance initiale qui est prise avec le texte. Anna Pieri, qui joue la sœur, n'est pas en reste et entre dans le (non-)jeu, initiant un dialogue qui met paradoxalement en valeur les répliques par le fait de ne pas s'y attarder, l'attention étant d'autant plus mobilisée. De même, Valentin Rossier, un Stanley beaufissime – une

Un Tramway Nommé Désir

réussite, donc -, prend plaisir à caricaturer son personnage lors de sa première apparition comme pour en faire ressortir la facticité. Le résultat est humoristique, dans un premier temps, le spectateur étant surpris par le procédé. Et l'ironie, perpétuelle remise en question du propos par le détachement vis-à-vis du texte, est d'abord bon enfant.

Puis la fiction semble rattraper et les comédiens et les personnages: l'histoire qui est racontée n'est pas drôle, et ne finira pas bien. L'illusion se crée malgré tout, et d'autant plus qu'elle n'est pas imposée. Le parcours de Blanche n'est d'ailleurs pas bien éloigné de celui du spectateur: on la voit mettre en place un réseau de mensonges qui altèrent la réalité en la rendant supportable, de même que dans l'obscurité le public est satisfait que ce qu'on lui présente ne soit pas vrai. Les mots sont le vernis qui adoucit le réel, lui donne une teinte éthérée. Ainsi, lorsque Mitch, "l'amoureux" de Blanche, tente de l'embrasser contre son gré, leur échange reste convenu, masquant la violence de l'acte; le décalage est également important entre les coups que reçoit Blanche et le récit qu'elle en fait le lendemain, les marques sur son visage contredisant les mots. Les déferlements de violence de Stanley sont mis en scène de manière très brève, dans la pénombre, déréalisés. On nie la réalité pour tenter de s'en défaire. Les personnages ont évolué, les caricatures amusantes du début cèdent la place à une version inquiétante de leurs masques, sans renoncer complètement à cette distance vis-à-vis du texte: l'ironie s'est faite mortifère. Il y a un bourreau et il y a une victime: Stanley, lucide et terre-à-terre, jouissant de sa médiocrité, détruira Blanche, rêveuse mais menteuse, tentant d'échapper à son insignifiance. Il y a une morale: la fiction est toujours abolie par le réel. La réussite de la mise en scène tient dans le fait d'avoir exacerbé l'un pour rendre compte de l'autre, en un subtil jeu méta-théâtral. « Je ne dis pas la vérité, je dis ce que devrait être la vérité », affirme Blanche, résumant le travail de dramaturge. A l'Orangerie, pourtant, on a cru voir quelque chose comme de la vérité.

Cette entrée a été publiée dans *critique*, et marquée avec Frédéric Guignard, le 6 juillet 2015

[<http://wp.unil.ch/ateliercritique/2015/07/quelque-chose-en-nous-de-blanche-dubois/>] par Cecilia Galindo.



Un Tramway Nommé Désir

LE TEMPS

Le Temps : « Tennessee Williams, un fauve à l'Orangerie »

Le Temps - 25.06.2015 -

Alexandre Demidoff

T



THÉÂTRE

Tennessee Williams, un fauve à l'Orangerie

La Genevoise Zoé Reverdin monte avec doigté «Un Tramway nommé désir». Marie Druc bouleverse dans le rôle de Blanche DuBois

5 minutes de lecture

Alexandre Demidoff

Publié jeudi 25 juin 2015 à 18:32.



COMPAGNIE DU RHINOCÉROS

Un Tramway Nommé Désir

Tennessee Williams, un fauve à l'Orangerie

Théâtre La Genevoise Zoé Reverdin monte avec doigté «Un Tramway nommé désir»

Marie Druc bouleverse dans le rôle de Blanche DuBois. Le vol plané de Tennessee à l'Orangerie. Le ciel glisse du violet au bleu nuit, le parc La Grange, à Genève, bruit de toutes ses pelouses et sur la scène de l'Orangerie, un oiseau est apparu, rare et un peu perdu. C'est un rossignol, attentif à son plumage, étourdi par son propre chant. C'est Blanche DuBois en vérité, l'un des plus beaux personnages du théâtre contemporain, une créature qui ressemble à son auteur, Tennessee Williams, fissurée et lyrique. L'actrice Marie Druc incarne Blanche. Elle tombe des nues devant vous, fuselée dans tramway, elle vient de sonner à la porte de sa soeur Stella, elle est étonnée d'être là, dans ce quartier bazar de La Nouvelle-Orléans où Noirs et Blancs cohabitent dans un climat «vaguement mélancolique», écrit l'écrivain en 1946. Cette mélancolie toute en borborygmes, c'est ce que la Genevoise Zoé Reverdin restitue dans sa mise en scène d'Un Tramway nommé désir. Ce spectacle a de l'étoffe, modeste dans sa forme mais élégant, brûlant mais en douce.

Voyez donc Blanche, alias Marie Druc. Sa nuit est un swing. Dans ses oreilles, dans les nôtres, la cavale mécanique du tramway. Autour d'elle, dans le décor de Jean-Marc Humm, l'espace est métallique: une succession de modules cubiques, couverts sur le devant d'un rideau de fils. A main droite, un gros frigo blanc. C'est vers lui que Blanche la patricienne se dirige. Elle l'ouvre, comme chez elle. Mais on l'appelle: «Blanche.» C'est Stella, jouée par Anna Pieri. Entre elles, l'enfance remonte d'un coup en embrassades. Ces deux-là ont Belle Reve dans les veines, le domaine de la famille, la gloire qui allait avec, la splendeur perdue hélas. Le père, la mère sont morts, Blanche a vendu. Et Stella est mariée à Stanley Kowalski, un Pollack, un enfant des bas quartiers.

Vous le discernez au second plan justement, barbouillé d'ombre encore, sa grosse silhouette chavirée. Lui, c'est Valentin Rossier. Son cheveu est ras comme celui de Napoléon à Sainte-Hélène, sa parole aussi. Il apostrophe l'intruse: «Vous permettez que je me mette à l'aise.» Il enlève sa chemise, le rustre. Blanche se rétracte, Stanley s'étale. Ces deux vont s'appâter: ils se détestent, ils s'aspirent. Blanche DuBois transforme la débâcle de sa vie en grande pièce tragique. Stanley déchire la soie de ces mensonges. Stella, elle, panse les plaies de l'un, puis de l'autre. Un homme apparaît, c'est Mitch – joué par Boubacar Samb, toujours élégant: son allure, sa timidité fière pourraient combler Blanche...

Monter Un Tramway nommé désir, c'est toujours se mesurer à Elia Kazan, le cinéaste et metteur en scène qui crée la pièce à New York au mois de décembre 1947, avec Marlon Brando dans le rôle de Stanley. Tennessee Williams a 36 ans, il loue un studio dans le quartier de Chelsea à New York, il boit, mais pas encore trop, admire Kazan, subit les assauts désespérés d'un ex-amant. Quelques jours avant la première, il a ce genre de pensée: «Je pensais que la pièce serait un échec certain, et



Un Tramway Nommé Désir

j'étais persuadé une fois de plus que j'étais un artiste fini. Ou plutôt, je doutais vraiment d'être un artiste.» C'est ce qu'il écrit dans ses Mémoires (Robert Laffont, Bouquins). La pièce est un triomphe – plus de 800 levers de rideau. Quatre ans plus tard, Kazan accepte, après avoir hésité, d'en faire un film. Marlon Brando feule alors pour l'éternité en totem de la virilité.

Mais Brando est un leurre. C'est ce que s'est dit sans doute Zoé Reverdin. Avec ses comédiens, elle a cherché non pas l'animalité, mais l'épiderme, c'est-à-dire la pente de chaque rôle. Elle a coupé dans la pièce – dans le début, dans la fin. Secondée par Valentin Rossier, qui collabore à la mise en scène, elle a injecté dans le spectacle des bouffées de jazz qui sont l'inconscient du texte, mais aussi la voix de Vivien Leigh dans le rôle de Blanche. Jeu de décalque. La scène la plus déchirante, la plus affolante aussi est celle-ci. Stella est à l'hôpital où elle accouche. Dans l'appartement, il y a Blanche et Stanley. Marie Druc est alors bien le rossignol du début, guetté par Valentin Rossier. Admirez-les, ces deux éperdus. Lui, torve, comme au bord d'un plongeur de dix mètres, elle, pétrifiée comme un oiseau de verre. Elle se saisit d'une bouteille comme d'une épée. Il baguenaude: «Allons-y pour la bagarre.» Une voix fend alors la nuit, À propos de l'auteur Alexandre Demidoff celle d'Etta James, elle chante Trust me, chanson d'amour à vider tous les verres de scotch du monde. Sur le plateau, c'est un ballet classique: il se jette sur elle, elle lui échappe comme la biche devant le cerf en rut; il tourbillonne avec la table; elle trouve refuge dans l'embrasement d'une porte. Il la saisit et, sur la voix d'Etta James qui se rembobine, l'embrasse et la brise. Sur le plateau vide, de petites ampoules suspendues balancent. Tout tangué dans ce Tramway. Les fables qu'on se raconte pour survivre, les corps emmaillotés dans le spleen.

A un moment, Blanche dit à Mitch qui lui reproche ses contes des mille et une nuits: «Je vous ai dit ce que je désire. De la magie! Oui, oui, de la magie! C'est ce que j'essaie de donner aux autres. Je présente les choses autrement que ce qu'elles sont. Je ne dis pas la vérité. Je dis ce qui aurait dû être la vérité.» Vous écoutez Marie Druc, sa voix qui est un précipité, un travelling indéfini. Vous regardez ses doigts qui tricotent dans ses cheveux des rébus. Vous êtes pris dans le tricot de cette héroïne-rébus. C'est le ravissement de Blanche.

Un Tramway nommé désir, Théâtre de l'Orangerie, parc La Grange, Genève, jusqu'au 11 juillet; rens. www.theatreorangerie.ch, tél. 022 700 93 63.

Zoé Reverdin a cherché non pas l'animalité, mais l'épiderme, c'est-à-dire la pente de chaque rôle



Un Tramway Nommé Désir



Tribune de Genève : « La traction du désir, vers le meilleur et vers le pire »

Tribune de Genève - 25.06.2015

Katia Berger

11/13/2015

Théâtre: La traction du désir, vers le meilleur et vers le pire - Culture - tdg.ch

La traction du désir, vers le meilleur et vers le pire

Théâtre La saison de l'Orangerie s'ouvre avec «Un Tramway nommé Désir» attelé à la locomotive d'Elia Kazan avec Brando et Vivien Leigh.



Marie Druc (Blanche fêlée), Valentin Rossier (Polack indomptable), Anna Pieri (conciliante Stella), sans oublier le frigo de l'ivresse.

Image: MARC VANAPPELGHEM

Marlon Brando n'est rien d'autre qu'un criminel. Il assassine impunément quiconque tente de l'imiter, et même d'outre-tombe. Vivien Leigh, elle, se montre plus magnanime: qui sait, la contrefaçon honore peut-être son frère fantôme. La fatale faiblesse de Valentin Rossier dans la peau de l'animal Stanley Kowalsky – ce beau-frère rustre, ivrogne, brutal et d'autant plus irrésistible dans son T-shirt maculé de sueur – ne peut pas lui être reprochée personnellement. On connaît le talent du ténébreux comédien lorsqu'il gravit les sommets shakespeariens par exemple, ou marivaldiens, ou brechtiens.



COMPAGNIE DU RHINOCÉROS

Un Tramway Nommé Désir

La maladresse survient en amont, quand Zoé Reverdin, que Rossier seconde ici dans sa mise en scène du drame psychologique composé en 1947 par Tennessee Williams, distribue à un bilieux le rôle d'un sanguin. Elle remonte même plus loin: quand la Genevoise choisit de s'inscrire dans la droite ligne de la version cinématographique immortalisée en 1951 par Elia Kazan. Allant jusqu'à intégrer une citation en v.o. de sa bande-son. D'autres interprétations s'offraient pourtant, comme l'a prouvé celle de Krzysztof Warlikowski, accueillie en 2011 au BFM, tout entière dédiée à consacrer Isabelle Huppert en Blanche DuBois.

Une partition – celle de l'héritière dilapidatrice, moins nympho encore que mytho, rongée par le dépit et les années envolées – dont Marie Druc, décidément inégalable, fait le meilleur usage. Tant qu'à emboîter le pas de Vivien Leigh, elle parvient à réinventer l'actrice. De même, la scénographie signée Jean-Marc Humm, toute en rideaux de fils et en perspectives intérieures, réussit, aidée par les lumières de Jonas Bühler, à prolonger le taudis de La Nouvelle-Orléans qu'occupait le trio à l'écran. Tout comme la création sonore d'Andrès Garcia, avec ses cahots ferroviaires et ses refrains de crooners noirs, enivre l'ambiance comme il convient.

Le bringuebalement se poursuit. Jusque dans les libertés prises avec le double modèle originel. Si Zoé Reverdin voit juste en remplaçant le soupirant de Blanche, Mitch, par un Africain (Boubacar Samb, très digne); si elle table avec finesse sur une Stella (Anna Pieri) moins docile, pourquoi diable, en revanche, va-t-elle expédier aussi hâtivement le dénouement, quand l'héroïne dévastée croit partir au bras d'un millionnaire, alors que le désir d'autrui, cruel, la fait en vérité embarquer pour l'asile?

Un Tramway nommé Désir Théâtre de l'Orangerie, jusqu'au 11 juillet, 022?700?93?63, www.theatreorangerie.ch (TDG)

(Créé: 25.06.2015, 19h09)



Un Tramway Nommé Désir



Le Courier - « Le désir, c'est antidote contre la mort »

Le Courier - 25.06.2015

Cécile Dalla Torre

LE COURRIER

JEUDI 25 JUIN 2015

Le désir, cet antidote contre la mort

GENÈVE. Au Théâtre de l'Orangerie, on embarque dans le captivant «Tramway nommé Désir» de Tennessee Williams monté par Zoé Reverdin avec la complicité de Valentin Rossier. Marie Druc y est bouleversante dans le rôle de Blanche Dubois.

CÉCILE DALLA TORRE

Elle a les mots d'une poétesse. L'ironie parfois d'une diablesse. Blanche Dubois s'invente des mondes que son corps svelte et fragile habite avec grâce et légèreté. Lorsqu'elle débarque pour l'été chez sa sœur Stella et son mari Stanley, le quotidien oscille soudain entre mensonge et réalité. Qui est donc la fine lettrée Blanche Dubois, saturée de désir et torturée par le souvenir de son bien-aimé? Un personnage au bord de la folie, et non moins sublime, de la littérature théâtrale américaine sanctifiée par le cinéma. Vivien Leigh l'incarna sur les planches puis à l'écran, aux côtés de l'icône de l'Actor's Studio qu'est devenu Marlon Brando après ce mythique Tramway nommé Désir de Tennessee Williams. Mardi soir, soir de première au Théâtre de l'Orangerie à Genève, Marie Druc, une de nos «stars» d'ici – pourquoi n'aurions-nous pas les nôtres? –, la faisait entrer dans les annales du théâtre romand. Sans le fard ni les paillettes d'un Krzysztof Warlikowski qui revisitait le texte en confiant à Isabelle Huppert la tâche d'en assumer sa version scénique moderne – outre la silhouette, Marie Druc ne partage-t-elle d'ailleurs pas avec l'actrice française cette même capacité viscérale à habiter ses personnages et à bouleverser? La metteuse en scène Zoé Reverdin et son complice Valentin Rossier – directeur du théâtre et dans la peau de Stanley Kowalski incarné par Brando – se sont chargés de donner à la langue spirituelle de Tennessee Williams tout son lustre dans une apparente simplicité qui fait la réussite de cette pièce. Ici, un frigo, une table de camping qui virevolte allégrement par les coups de sang d'un Stanley macho et colérique passant pour un primate aux yeux de Blanche. Un cadre sobre et quelques décors modestes à l'image du vulgaire deux pièces de la Nouvelle-Orléans, dans lequel s'enracinent les personnages, savent mettre de l'éclat là où il faut.



Un Tramway Nommé Désir

Une lanterne de papier rose suffit à habiller une ampoule pendue au plafond pour transformer une banale atmosphère de fin de soirée en une ambiance chaude et sensuelle. C'est sous cet azur rose que l'énigmatique Blanche, quoiqu'au passé litigieux, attire le bienveillant Mitch (Boubacar Samb) comme un aimant lorsqu'il vient jouer au poker avec Stanley et un autre ami (Latifa Djerbi).

Toute en délicatesse, la mise en scène joue sur de subtils faisceaux lumineux et de petits atours bien dosés qui nous plongent dans cette Amérique des années 1950 sans trop nous y enfermer. Une Amérique à laquelle un air de Ray Charles ou d'Ella Fitzgerald sait aussi donner une couleur.

Marie Druc alias Blanche Dubois y est un oiseau de nuit qui craint la lumière du jour comme d'autres auraient peur du loup. Elle pourrait passer pour un ange, une vierge pure et immaculée, si ses aventures avec de richissimes amants n'étaient que purs délires émanant de son imagination. Quand elle pose sa valise chez sa sœur Stella (Anna Pieri), elle n'y déballe pas seulement ses robes cousues de fil d'or et ses colliers de perles. Elle y jette aussi le poids de la solitude d'une femme et la nostalgie d'une jeunesse passée. Elle y injecte également son désir d'élever l'âme humaine par l'art et la poésie, si ce n'est par le désir court.

Si Zoé Reverdin et Valentin Rossier ont su captiver, c'est aussi parce dans ce Tramway, le désir n'y est autre qu'un «antidote contre la mort» qui rode. I.

Jusqu'au 11 juillet, Théâtre de l'Orangerie, Parc La Grange,

Genève, rés. 022 700 93 63, www.theatregorangerie.ch Valentin Rossier et Marie Druc. M. VANAPPELGHEM



Un Tramway Nommé Désir



leprogramme.ch : "Un tramway", entre désir et répulsion

leprogramme.ch - 23.06.2015 -

Cécile Della Torre

UN "TRAMWAY" ENTRE DÉSIR ET RÉPULSION



Zoé Reverdin © M. Vanappelghem

« On ne sait jamais qui de Blanche ou de Stanley est le personnage le plus fou... »

Le désir, le dégoût, la répulsion. Tennessee Williams a palpé ces sentiments comme nul autre et les a restitués dans une langue parlée éblouissante. Du 23 juin au 11 juillet, son mythique *Tramway nommé Désir* ouvre la saison de l'Orangerie à Genève. La metteuse en scène Zoé Reverdin y scrute les corps à la loupe dans la moiteur de la Nouvelle-Orléans. Valentin Rossier joue Stanley Kowalski, incarné sur les planches et à l'écran par l'inoubliable Marlon Brando. Marie Druc est Blanche Dubois, l'un des plus beaux rôles féminins du théâtre américain. Dans les coulisses entre deux répétitions, Zoé Reverdin nous dit sa fascination pour l'œuvre de l'Américain.

D'où venez-vous Zoé Reverdin ?

Mon parcours de danseuse a démarré très tôt, j'ai côtoyé de grandes compagnies. Puis l'envie de raconter avec le mouvement a été plus forte que celle de danser moi-même. J'ai alors souhaité me rapprocher du théâtre. *Un Tramway nommé Désir* permet cette rencontre entre le langage du corps et de l'espace, et celui du sens du texte et du théâtre. Une rencontre qui n'aurait pas été possible sans l'homme de théâtre qu'est Valentin Rossier.

Qu'est-ce que l'œil de la chorégraphe apporte à la metteuse en scène ?

La chorégraphe entend la musicalité de la prose, cerne la position des corps, la justesse du geste. On travaille sur ce qui n'est pas ostensible mais qui donne une vraie incarnation aux personnages. Ce qui prime, c'est sans doute ce regard à la loupe que je porte sur le corps humain au quotidien.



Un Tramway Nommé Désir

Le choix d'un dramaturge américain n'est pas anodin dans votre parcours de vie, où vous dites avoir beaucoup traversé les frontières ?

Les Etats-Unis seraient en quelque sorte ma patrie de prédilection. J'y ai vécu plus de neuf ans à différents moments de ma vie, et ce, dès l'enfance. Offrir une compréhension profonde de la culture américaine m'est cher. Traduire la force d'un Jim Morrison, la sensibilité d'un Tennessee Williams... L'immensité du territoire permet de devenir soi-même, de sortir des carcans sociaux aussi. Les individus dévorent leur relation jusqu'à la dernière miette. Je l'ai beaucoup ressenti là-bas. C'est ce que vivent les protagonistes de la pièce, un désir et une répulsion très instinctifs.

Pourquoi cette pièce de Tennessee Williams vous tenait-elle tant à cœur ?

J'avais « rencontré » cette œuvre là-bas comme on approfondit une matière. J'y avais aussi étudié le théâtre américain contemporain, qui est né à cette époque avec Arthur Miller, John Steinbeck, Scott Fitzgerald, etc. Beaucoup de ces auteurs ont voyagé en Europe à ce moment-là. Ils ont travaillé à Paris, rencontré Cocteau, qui a monté la pièce très peu de temps après la mise en scène d'Elia Kazan à Broadway. La première traduction en français date de cette période.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans cette écriture ?

L'écriture est assez brute, dans la recherche de l'émotion plutôt que d'un style. Il s'agit de chercher le côté trivial de l'humain, enlever le fard aux personnages. Tennessee Williams a fait un vrai travail d'orfèvre sur la langue parlée. Il ne s'est pas empêtré dans des effets de style. La langue est moderne, jeune, directe. Elle a une vraie fluidité. C'est un régal d'entendre les comédiens sur le plateau...

Ce n'est pas la première fois que vous collaborez avec le metteur en scène et comédien Valentin Rossier ?

Non, notre collaboration remonte à l'époque du théâtre du Garage, dans les années 1990. Elle s'est affirmée dans ma mise en scène du *Funambule* de Jean Genet en 2009. Mais il s'agit là d'une vraie collaboration. Nous avons choisi la distribution en commun. Marie Druc était déjà sa partenaire dans *Qui a peur de Virginia Woolf ?* de l'Américain Albee. Anna Pieri est aussi une comédienne avec qui il a l'habitude de travailler. De mon côté, j'ai fait jouer Boubacar Samb et Latifa Djerbi. Pour collaborer, il faut avoir une sensibilité commune, être d'avis qu'« on joue Mozart comme ça... » Nous travaillons de la même manière, dans le non-éclat, la retenue.



Un Tramway Nommé Désir



Blanche vient rompre la petite vie tranquille de sa sœur Stella et de son beau-frère Stanley en débarquant dans leur taudis de la Nouvelle-Orléans. Outre l'intrigue autour de la triangulation amoureuse, que dit la pièce en arrière-fond ?

Elle met en avant le côté épidermique des relations humaines. Il arrive qu'on rencontre quelqu'un qui nous rende fou. C'est le cas de Blanche et Stanley, qui n'ont pas d'échappatoire. Ils oscillent entre le désir, le dégoût, la répulsion. On se trouve dans un huis clos, où les personnages éprouvent une forme de déracinement. Ils sont flottants.

Comment est donc ce Stanley Kowalski incarné par Valentin Rossier ?

J'ai tout de suite pensé qu'il serait un Stanley différent de Brando. Il est davantage dans le registre de l'ironie, de la stratégie, de la violence sourde. Valentin Rossier amène une subtilité bienvenue au personnage. Et je suis reconnaissante à Marie Druc d'avoir accepté le rôle de Blanche. C'est une comédienne remarquable. Après la mise en scène d'Elia Kazan, puis son film, Vivien Leigh est restée habitée par le personnage pendant deux ans. Je demeure souflée par le fait que c'est un homme qui a écrit le texte. Il avait une sœur dont il était très proche. Elle a fini dans un hôpital psychiatrique. La pièce porte en quelque sorte l'âme de sa sœur.

Un Tramway Nommé Désir

Au fond, qu'est-ce qu'incarne ce personnage de Blanche ?

La pièce traite du thème magnifique de la différence. Blanche Dubois est bannie, elle incarne la fêlure. Il lui faut assurer sa survie. C'est l'un des plus beaux rôles féminins de la littérature théâtrale américaine, comme il y en a aussi chez Tchekhov. En somme, nous sommes toutes des Blanche Dubois... Chez Tennessee Williams, les rôles de femmes sont d'une finesse impressionnante. Il a compris les tourments de l'être, ce qu'on voit bien aussi dans *Chatte sur un toit brûlant*. Il était lui-même très yin et yang. Williams a également réussi à injecter beaucoup de tendresse et d'ironie dans le personnage de Stanley Kowalski qui joue la brute. La pièce est si bien écrite qu'on ne sait jamais qui de Blanche ou de Stanley est le personnage le plus fou...

Propos recueillis par Cécile Dalla Torre

